

La porte

E. B. White

Number 67, Spring 1996

La croyance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13805ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

White, E. B. (1996). La porte. *Moebius*, (67), 19–24.

La porte

E.B. White

(traduction de Rachelle Renaud)

Chaque chose (disait-il), chaque chose sans faute, est au fond autre chose. Et tout le monde, malgré les apparences, est toujours ailleurs. Il ne savait pas si c'était la ville, le fait d'être en ville, qui faisait que chaque chose était si étrange, si autre chose qu'elle était en réalité. Il ne savait pas non plus si c'était à cause des noms que portaient les choses. Des noms comme *tex* ou *koïde*. Ou bien elles s'appelaient *flex* et *oïde*, ou bien les choses étaient *duroïdes* (*sani*) ou *flexsan* (*duro*), ou tout était fait de verre (mais ce n'était pas vraiment du verre) et la chose qu'on touchait (la surface, lavable, résistante aux plis) était en caoutchouc, mais ce n'était pas vraiment du caoutchouc, et quand on allait y toucher, on n'y arrivait pas. Le mur, qui était en verre c'est-à-dire en *thrutex*, dès qu'on s'en approchait, on découvrait que ce n'était pas vraiment un mur, c'était autre chose, c'était plutôt une ouverture ou un cadre de porte et ce cadre de porte (vers lequel il se voyait se diriger), il constatait que c'était autre chose, que c'était un mur. Et le pire dans tout ça, ce qu'il avait mangé, il avait du mal à le digérer.

Il se trouvait dans une maison lavable, mais il se demandait si ça l'était vraiment. Les rats, par exemple, se disait-il. Il voulait dire les rats que le Professeur avait rendus fous en les forçant à résoudre des problèmes qui dépassaient l'entendement d'un rat, c'est-à-dire des problèmes sans solution. Il voulait dire que les rats qu'on avait entraînés à sauter sur la carte carrée qui avait un cercle au

milieu, et la carte (car elle était autre chose) céda et permettait au rat de pénétrer là où il y avait de la nourriture. Un jour, on lui joua un mauvais tour : on changea la carte, le rat sauta mais la carte ne céda pas, ce qui constitua une situation désespérée (pour un rat) et alors le rat vira fou et dans ses yeux monta le regard pur et pitoyable d'un être pris au piège ; et à la suite de convulsions qui n'en finissaient plus, à la suite de la course frénétique sans but, s'installait alors l'étape de la passivité puis celle de l'abandon total à la volonté de l'autre, peu importe, plus rien n'importait, même si c'était autre chose.

Il ne savait toujours pas sur quelle porte (ou quel mur) ou vers quelle ouverture de la maison il devrait sauter s'il voulait s'en sortir, car l'une était une ouverture qui n'était sûrement pas une porte (c'était un vide, ou un koïde) et l'autre était un mur qui n'était pas du tout une issue, c'était plutôt un placard sanitaire de la même couleur. Il aperçut ses yeux qui le regardaient tout droit dans les yeux, dans le reflet du thrutex, et il y voyait la même expression que celle qu'il avait aperçue sur la photo des rats épuisés à la suite de convulsions, à la suite de la course frénétique sans but, ils s'abandonnaient, entiers, volontaires pour n'importe quel traitement, sans offrir la moindre résistance. Ça arrive de plus en plus souvent (disait-il), je suis confronté à un problème pour lequel il n'y a vraisemblablement aucune solution (car cette fois, même s'il choisissait la bonne porte, il n'y aurait pas de nourriture qui l'attendrait) et c'est ça la folie : on perçoit une chose comme si elle était autre chose que ce qu'elle est en réalité. Dans la maison où il se trouvait, dans la ville où il s'était rendu (tel qu'on le ferait vers une porte qui pourrait céder ou ne pas céder), il entendit un bruit, pas un bruit fort mais plutôt un murmure sourd et prévisible, comme s'il avait été programmé. Ça provenait d'un endroit à la base du mur (ou du stat), là où se trouvait la grille qui laissait passer l'air filtré, tout près du Minipiano qui était fabriqué du même matériau que les brosses à ongles et qui se trouvait sous l'escalier. « On a mené des tests là-dessus, tout comme sur tous les autres matériaux et accessoires », dit-elle, en pointant du doigt, mais pas directement la chose en question, « et on l'a trouvé conforme aux normes ». Ce n'était pas un bruit fort, disait-il, regrettant d'avoir vu ses yeux, même s'il les avait de ses yeux vus.

Tout d'abord viendraient les convulsions (disait-il), et puis l'épuisement, ensuite ce serait l'abandon, on accepte-

rait n'importe quoi, sans résister. « Et chose certaine, *ça va se produire*, tu seras à leur merci, on te fera faire n'importe quoi. »

Toute sa vie, il avait eu à faire face à des situations sans issue, et il y avait une volonté derrière tout ça, derrière cette façon de changer de carte (ou de porte), parce qu'on attendait toujours le moment où tu avais appris comment sauter sur une certaine carte (ou une certaine porte), celle qui avait le cercle, et alors on la changeait. Il y avait eu tellement de portes de changées, disait-il, au cours des vingt dernières années qu'il devient de plus en plus évident que je me retrouve dans une situation sans issue, et je me demande si je devrais sauter encore une fois et, par-dessus le marché, on t'envoie une bourrasque d'air en plein cul pour te faire sauter. Il aurait voulu ne pas être debout à côté du Minipiano. Tout d'abord, on te faisait apprendre les prières et les Psaumes, et cela était la bonne porte (celle qui avait le cercle), et les mots sonores et rassurants sortaient comme tout droit de la bouche de Dieu, et c'était la porte sur laquelle il fallait sauter pour arriver à l'endroit où se trouvait la nourriture. Et un jour tu sautais et la porte ne cédait pas, et la seule chose que tu recevais, c'était un bon coup sur le nez, et tu ressentais le premier émoi, le premier désarroi, tout jeune encore, comme toi.

Je ne sais pas si je devrais lui parler de la porte qu'on a remplacée ou pas, disait-il, celle qui avait l'équation écrite dessus et l'image de l'amibe qui se reproduisait par la division. Ou celle qui avait le photostat du chèque au montant de trente-deux dollars et cinquante sous. Mais toute cette histoire de sauts est si loin, alors que la bosse laissée par le coup sur le nez... c'est quand même étonnant que ces vieilles blessures fassent si mal ! Être fou comme ça, ça ne serait pas la mer à boire si seulement, si seulement. Si seulement quand tu plaçais le pied devant toi pour faire un pas, le sol n'avait pas la vilaine habitude de venir à ta rencontre, de s'apprêter à recevoir le poids de ton pied. Tout comme dans la rue (il se peut que je n'arrive jamais à marcher dans la rue à moins que je ne réussisse à sauter sur la bonne porte), le bord du trottoir qui vient à la rencontre de ton pied, attendant avec délicatesse le poids de ton corps, lequel est ailleurs. « Nous pourrions noter votre nom, dit-elle, et vous le faire parvenir. » Ce qui ferait justement ton affaire si seulement tu pouvais arriver à lire une seule phrase du début à la fin sans sauter (ton œil, après tout,

saute) à autre chose qui se trouve sur la même page ; et cette histoire (pensait-il) de l'homme au Jersey, celui qui, un jour, s'est mis à abattre ses arbres, les uns après les autres ; l'homme qui s'est mis à parler de son projet de défaire sa maison, brique par brique, parce qu'il faisait sans doute face à un problème sans solution, alors il s'est mis à attaquer les arbres de sa propre cour, à gratter, de ses mains tremblantes, le mortier des briques de sa propre maison. Même si une maison est lavable, ça vaut la peine de la démonter. Ce n'est que plus tard que l'épuisement s'installe pour de bon.

Mais, chose certaine, on va continuer de changer les portes sans préavis, disait-il, parce que c'est leur rôle à eux ; il n'y a rien à faire, c'est comme ça, on doit s'y habituer pour ne pas tomber dans le panneau. Alors, on doit se faire à l'idée qu'on ne sautera plus, et comme de raison, on n'y peut rien. Personne ne peut ne pas sauter. Car ne pas sauter, c'est tout à fait impensable. C'est le cas pour le rat, peut-être, mais ce n'est pas du tout le cas pour l'être humain. Tout le monde doit sauter sur une porte (celle avec le cercle dessus) car tout le monde est comme ça, surtout certaines gens. Vous ne voudriez pas de moi, debout devant vous, je vous parle de mon ami le poète (décédé) qui disait : « Mon cœur a suivi, pendant des décennies, quelque chose qu'il ne saurait nommer » ? Vous voyez, j'avais raison, vous ne voulez rien savoir. (Eh bien, dans son cas, il y avait un cercle dessus.) Et comme plusieurs poètes, et rares sont ceux qui ont été tant aimés, tant vénérés, il est parti. C'est le fait d'avoir sauté qui l'a tué. Tout d'abord, rien de plus normal, il menait le combat du débutant, mais même dans son cas, il y a eu les convulsions, et puis le calme et, enfin, l'abandon.

Je me souviens de la porte qui avait l'image de la fille (sauf que c'était le printemps), les bras ouverts dans un grand geste de beauté, sa robe (celle qui avait le cercle dessus) hors d'atteinte, la cascade qui jaillissait, son eau claire et cristalline, elle faisait son saut, lentement, majestueusement vers son but – et je me dis que nous voudrions tous essayer à nouveau cette porte-là, tout comme avant, car nous avons l'impression d'être dans la bonne voie et pendant un certain temps, nous étions dans la bonne voie, la porte s'ouvrait et on passait à travers, on était aux anges, porté sur des ailes (tout comme les rats) et, oui, la nourriture était là, telle que le Professeur l'avait disposée, tout allait bien, on avait choisi la bonne porte car le monde, tout

comme nos propres corps, était jeune. Je me rappelle la fois où on a changé la porte, j'ai saigné du nez pendant au moins cent heures. Cette histoire vous intéresse, Madame? Ou préféreriez-vous me faire voir encore de plus près cette maison si bien rangée que je trouve si étrange, ou bien, pourquoi pas, vous pourriez noter mon nom et me le faire parvenir, car bien que mon cœur ait suivi quelque chose que je ne saurais nommer, je n'en peux plus de sauter et je ne sais pas non plus où aller, Madame, et je ne sais même pas si je subis une épreuve au-delà de mes forces d'homme (ou bien, de rat) ou si j'ai bel et bien déjà perdu la raison. Depuis que tu t'es remis du dernier coup reçu droit sur le nez, t'es en train de courir après quoi, là, mon vieux? Cette chose que tu suis de si près, que tu t'obstines à pourchasser, c'est quoi au juste, est-ce quelque chose que tu saurais nommer? Les rats auraient sûrement déjà trouvé un nom pour ça, mais moi, je l'ignore. Je l'appelle du plexikoïde et ça vient en feuilles, ça ressemble au matériau dont on se sert pour isoler, c'est un matériau étanche, c'est-à-dire hors d'atteinte et c'est garanti contre la laideur.

Et cette histoire de l'homme au Jersey, car je ne peux pas ne pas penser à sa terrible et fébrile raison d'être et la passion qui le consumait et toute la misère du monde qu'il avait eue pendant toutes ces années à gérer l'abondance inimaginable de détails dont doit s'occuper un propriétaire, veiller au financement, planter des arbres et au printemps il y a l'entretien de la pelouse et à l'automne les bulbes pour les bourgeons qui verront le jour au printemps, et l'arrosage de la pelouse les longs soirs clairs d'été et le gravier pour l'allée (il fallait jongler à son affaire, il fallait tout, mais tout planifier dans les moindres détails) et les plates-bandes, sans doute, les vivaces et les pesticides, et puis la construction de la maison à partir des plans de l'architecte, en premier les rebords de fenêtre, ensuite les clous, et alors la récolte miraculeuse, l'épi de blé d'Inde à portée de main, les planchers posés sur les madriers, sablés jusqu'à ce qu'ils soient lisses, et ensuite les tapis par-dessus les planchers lisses et les rideaux et les tringles pour les supporter. Et alors, un jour parmi tant d'autres, il saute sur la même satanée porte, et elle ne cède pas parce qu'on l'a changée, ce qui rend la vie insupportable sous les ormes à l'ombre des ormes, sous les érables à l'ombre des érables.

« Cette pièce-ci, Monsieur, est, comment dirais-je, minuscule, mais on y ressent une impression d'espace et d'ouverture. »

Impossible de dire ce qui (peut-être que c'était la ville) lui donnait ce sentiment, et je ne suis pas le seul, pensait-il, posez la question à n'importe quel médecin et il vous le dira. Les médecins, eux, savent combien il y en a qui se trouvent dans le même état, oui, ils connaissent l'origine du mal mais, ils ont leurs raisons, ils préfèrent ne pas parler du lobe frontal car ils auraient à percer un trou dans votre crâne et enlever l'œuvre de millénaires. Ça a pris tellement de temps pour qu'il voie le jour, ce lobe, des siècles et des siècles. (Ce genre de renseignement, est-ce qu'on en parle dans les journaux ?) Et maintenant, on serait allé au-delà de ses forces, le Professeur aurait changé la porte une fois de trop... mais ne vous en faites pas, ce n'est rien, une bagatelle, une simple bouffée d'éther, quelques coups de maître du bistou-ri, et l'animal ayant une supériorité sur les autres espèces se sentira mieux dans sa peau, goûtera aux joies simples de ses frères inférieurs. Dorénavant, vous voyez, ce sera le cas, ceux ayant les lobes moins développés sortiront gagnants parce que les autres pauvres bougres seront trop maganés par les coups reçus sur le nez qu'on continuera, bien entendu, à leur infliger. Il y a quand même des limites à leur résistance, à leur résilience aux chocs, n'est-ce pas Docteur ?) (Et c'est quoi au juste que vous avez là, à la main ?) Madame, aujourd'hui, on ne peut être sûr de rien. On doit surtout faire très attention.

Il traversa (avec grand soin) la pièce, le tapis épais et doux en dessous, et se dirigea toujours avec grand soin vers la porte, c'était une porte vitrée, il pouvait se voir dans le reflet que la porte lui renvoyait. À son approche, la porte s'ouvrit pour le laisser passer ; et au-delà il s'attendait, c'était plus fort que lui, il s'attendait à voir l'une ou l'autre des portes qu'il avait déjà eues à confronter, peut-être celle qui avait le cercle, celle qui avait la fille qui lui ouvrait les bras dans un geste d'une saisissante beauté. Au lieu, il vit devant lui un escalier roulant, et il descendit vers la lumière (pensait-il) et vers la rue et vers les autres. Au moment où il descendait de l'escalier, le sol se levait légèrement, comme si la terre entière venait à sa rencontre pour recevoir le poids de son pied.

Traduit de l'anglais par Rachelle Renaud, le texte intitulé « La porte » est paru dans *Poems and Sketches of E.B. White* (Harper and Row) ©1939, 1967 E.B. White. Version originale dans *The New Yorker*. Tous droits réservés.